

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 9 AOÛT 1937
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES

et de leurs GROUPES RÉGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

Siège social et Secrétariat général : 33, rue Bossuet, 69006 Lyon

TRESORERIE :

	1974
Membre actif France avec Service du Bulletin	30 F
Abonnement France	30 F
Membre scolaire avec Service du Bulletin	15 F
Abonnement Etranger	33 F
Changement d'adresse, inscription ou réintégration en sus	5 F

N.B. — Les virements à notre C.C.P. **LYON 101-98** doivent être rédigés au nom de la SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON.

SOMMAIRE

ROMAGNESI H. — Essai d'une classification des Rhodophylles	325
BON M. — Hygrophores du centre-est de la France étudiés au salon du Muséum 1971	333
MIGNOT P. — Une station d' <i>Araujia sericifera</i> (Brotero) = <i>Physiantus albens</i> (Martius) en voie de naturalisation aux environs d'Elne (Pyrénées-Orientales)	344
BALAZUC J. — Laboulbéniales de France (suite et fin)	346

ÉCOLOGIE CERVEYRINE

par P. RÉAL.

Parler d'une écologie cerveyrine suppose qu'on puisse définir des caractères suffisamment originaux dans la vie naturelle et humaine de la vallée de Cervières. Il nous semble que c'est possible et nous essaierons de les montrer, en faisant appel à toutes les données dont nous disposons et à tous les phénomènes importants qui agissent les uns sur les autres dans la géographie, la climatologie, le terrain, la flore et la faune et quelques problèmes humains s'y rattachant plus étroitement.



Photo 1. — Maison au village de Cervières.
Remarquer l'utilisation d'un cadran solaire.

GÉOGRAPHIE

Il s'agit pour nous de l'aspect écologique de la géographie ; un pays se situe sous une latitude et entre des altitudes significatives, et son relief (sa géomorphologie) avec son orientation, imposent des caractères écologiques.

A Cervières, nous sommes 10 minutes au sud du 45° parallèle, plus au sud qu'à Valence, à peine plus au nord qu'à Arcachon. Le caractère alpestre vient donc d'abord de l'altitude, les parties les plus basses de Cervières se situant vers 1360 m, la plus haute à 3322 m (Pic de

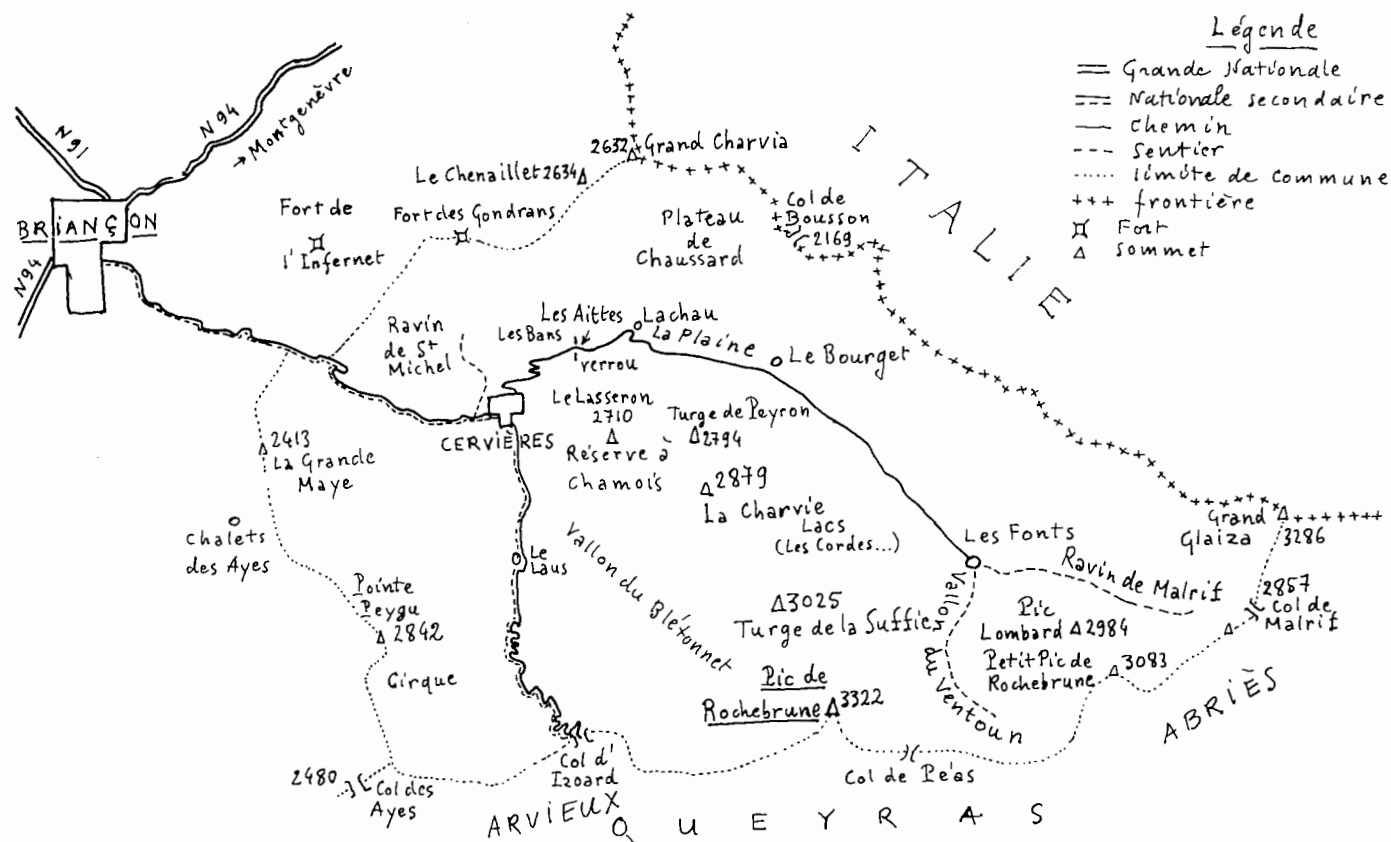
Rochebrune). Comme presque tout ce qui est au-dessus de 2900-3000 m est abrupt, la belle partie du pays, qui est la montagne à vaches, est comprise entre 1600-1700 et 2600 m : c'est le règne des étages subalpin supérieur et alpin, mais non des hautes altitudes. Le pays est équilibré, on ne part jamais de trop bas pour devoir renoncer à aller jusqu'au voisinage des cimes. Ce n'est donc pas non plus un pays dans lequel l'habitant se sente chassé par des conditions trop hostiles, et doive abandonner la fréquentation des sommets, faute de technique. La haute vallée de la Cerveyrette a été et reste peuplée, en été, tout au long du chapelet des hameaux et des chalets, jusqu'à plus de 2050 m. Là est le règne de l'estive qui est possible jusqu'au pied des éboulis. Autrefois, on "se changeait", c'est-à-dire qu'on déménageait, de la façon la plus pittoresque, en mai, parfois plus tôt et l'on restait dans les alpages jusqu'en octobre. Ce laps de temps est aujourd'hui sensiblement raccourci, mais on cultive encore des champs jusque vers 2100 m (pomme de terre, seigle).



Photo 2. — Chalet d'alpage.
Les tuiles sont des planches de mélèze et de pin cembro.

Cette homogénéité qui parfois donne l'impression de diminuer l'intérêt (parce qu'on ne rencontre pas, massif et vanté à tous les échos, un milieu comparable à celui des Écrins), n'en cache pas moins une très grande variété d'aspects, comme... de vicissitudes.

La commune de Cervières est presque partout délimitée par des crêtes. Celle du Gondran et du Chenaillet, d'où découlent vers le nord des ruisselets formant la Durance, est orientée est-ouest et constitue par elle-même une protection contre les influences septentrionales, plus sensibles dans le passage du Montgenèvre qui la flanque au nord, ou dans la vallée nord-sud de la Clarée : les vraies Alpes septentrionales sont à 20 ou 30 km au nord ; les barrières les plus élevées sont



Carte 3. — Commune de Cervières.

ensuite au sud-est et au sud, orientées presque d'est en ouest, de sorte que les influences du Queyras ne sont pas dominantes et que la composition "Alpes du sud" dépend beaucoup plus de l'orientation du terrain et des obstacles internes.

Or, en matière d'obstacle interne, il en est un très important : cette sorte de mur de refend à peu près nord-sud, dominant à 3322 m, qui sépare la haute vallée de la Cerveyrete du passage que constitue le Col d'Izoard et ses pentes, jusqu'au Laus, passage d'ailleurs doublé intérieurement par le vallon du Blétonnet, et flanqué extérieurement (à l'ouest) d'un cirque adossé au compartiment des Ayes, hors de Cervières.

Ainsi, comme on le voit une bonne partie de l'année, Rochebrune et ses dépendances projettent une ombre puissante dans les vallées à l'ouest et à l'est, le matin et le soir. L'une des combes, de plus profondément encaissée, porte le nom de Trou de la Courbassière et en plein jour on peut y apercevoir les étoiles.



Photo 4. — Le massif de Rochebrune projette très tôt son ombre dans la vallée de la haute Cerveyrete.

CLIMATOLOGIE

De ce fait les terrains privilégiés qui reçoivent une forte insolation sont exposés au sud, soit plein sud (bordure du plateau de Chaussard, une partie du ravin du Ventoun, soit au sud-est (une partie du Ventoun), soit au sud-ouest (surtout les pentes est de la haute vallée de la Cerveyrete avec leur chapelet de hameaux). En même temps, ce sont les parties les plus hautes, échappant plus longtemps à l'ombre portée du Massif de Rochebrune, qui s'échauffent le plus : ce ne sont pas de bonnes conditions pour le maintien de la neige qui parfois fond brusquement

(c'est ce qui arriva en juin 1957). Paradoxalement, ce sont les fonds qui resteraient le mieux enneigés.

Ces influences sont encore modifiées par l'existence d'une ligne d'aridité maxima qui, prenant naissance un peu au nord-est de Briançon, traverse la vallée de la Cerveyrette et le Queyras pour aboutir aux environs de St.-Paul-sur-Ubaye ; les chutes de pluie et de neige sont tout au long, plus irrégulières et plus parcimonieuses. D'où trois conséquences : une fixation défectueuse des couches de neige précoces qui permet le glissement de plus épaisses et plus tardives, sous forme d'avalanches, une tendance à la résolution en pluie des précipitations printanières violentes, et une absence partielle de couverture protectrice du sol et des végétaux.

Les avalanches font partie du folklore annuel, depuis toujours. L'une d'elles tombe non loin de Cervières, juste en amont du Verrou glaciaires des Aittes ; d'autres, plus haut, tendent à dévaster les bois de Mélèzes. Dans un projet d'aménagement, environ une moitié des pistes de ski avaient été prévues... dans des couloirs d'avalanches, d'autres étaient traversées par celles-ci : la connaissance de l'écologie hivernale d'un tel secteur doit rendre très prudent, et la position des chalets, au bas de l'adret, est loin d'être quelconque !



Photo 5. — En juin, avalanche encore en place. La Cerveyrette passe dessous. Des paquets de mélèzes sont basculés au bord et dans l'avalanche.



Photo 6. — Troupeau de moutons.

Les pluies printanières ne font qu'accentuer le danger que les masses neigeuses en voie de fusion font peser : en juin 1957 il tomba au fond de la vallée de la Cerveyrette quelque 200 mm d'eau en un temps record, eau qui entraîna les neiges et provoqua la catastrophe que l'on sait, aussi bien à Cervières que dans le Queyras, soudain isolé du monde. Ces eaux sont d'autant plus redoutables que la végétation n'a pas encore poussé, ou ne repoussera pas...

En effet durant l'hiver le sol est parfois mis à nu, par suite de l'action éolienne de "la lombarde" qui provient du sud-est. Ce vent est responsable aussi d'énormes congères. Mais là où la neige est presque absente, les plantes frissonnent et meurent. Si l'on ajoute à cette cause le pâturage de troupeaux de moutons trop nombreux qui, en estivation, tendent toujours à monter pour être au frais sous leur laine,

en l'absence d'un gardiennage efficace et imposé, on conçoit que la zone périglaciaire, pourtant peuplée de plantes remarquables, se clairseme à l'excès ; le sol restant gelé, l'eau s'écoule intégralement sur des pentes et sur des bassins versants impressionnants.

Les précipitations suivent le régime méditerranéen : comme en Provence, elles arrivent essentiellement du sud-est et de l'est, les hautes montagnes du Dauphiné faisant à l'opposé un écran. Ce régime diffère fondamentalement de celui des Alpes septentrionales où le maximum est automnal — ce qui donne une bonne couche de neige de base — et hivernal. Cela explique que l'hiver soit irrégulier et aussi que la flore et la faune soient largement apparentées à celles du bassin méditerranéen. En certains endroits comme le plateau de Chaussard existe même un mésoclimat steppique, avec un dessèchement très accentué en été, des témoins s'en retrouvent jusqu'en aval du village, où poussent des *Stypa*, graminées plumeuses bien connues.

Le témoignage de telles plantes est en fait double car leur présence dénonce un passage de peuplement venant d'est en ouest, d'Europe Centrale ; valable pour les plantes, il l'est aussi pour la climatologie, pour les animaux et pour les hommes : sans parler de contrebande, les échanges ont toujours été assidus entre l'Italie (région de la Chaîne de l'Assiette et des Vallées Vaudoises) et la France. Le Col de Bousson ne représente qu'une dénivellation d'environ 300 m, par rapport à la vallée de la Cerveyrette et, chose importante, du côté italien, le massif en question forme un marche-pied qui contribue fortement à égaliser les conditions climatiques de part et d'autre de la frontière, entre 1600-1700 et 2600 m d'altitude. Il semble bien que, par rapport au couloir étroit du Montgenèvre, cela constitue un secteur beaucoup plus favorable — encore que paradoxal — aux communications est-ouest.

LE TERRAIN

Sous la mosaïque des altitudes, des reliefs et des expositions qui diversifient le pays, le terrain apporte encore, soit une variation de plus, soit une explication aux formes.

Le territoire de Cervières est en gros constitué par deux bandes nord-sud, l'une de calcaires englobant le secteur d'Izoard, du Laus et de Rochebrune jusqu'aux à-pics est, l'autre de schistes lustrés occupant toute la partie est. Une troisième formation est constituée d'une part de granites en petites surfaces vers le lac des Cordes et en montant vers la Cime Fournier, d'autre part de roches vertes occupant largement le secteur du Chenaillet. Tout cela paraît être absent en surface dans tout le sud et l'ouest du pays. Sur la pente, et en bas du refend représenté par le massif de Rochebrune, existent des gypses et des cargneules. Il s'agit là d'un schéma, le détail est fort complexe, les éboulis modifiant les surfaces et des calcaires s'intercalant diversement dans les schistes, tel celui qui donne naissance à un ruisseau encroûtant dans le Ventoun.

La haute vallée de la Cerveyrette est ainsi très différemment modelée : les schistes exposés au sud-est ont acquis des formes molles et ondulées, aujourd'hui recouvertes de prairies au sol profond ; ceux des contreforts de Rochebrune sont en forte pente et couverts en grande partie d'une forêt de Mélèzes. Des deux côtés se sont creusés des

ravins étroits, longs et parallèles, de quelques mètres de profondeur, qui servent de chemin d'écoulement à des torrents dès qu'il pleut fort. Il semble cependant que la prairie soit assez solidement implantée en exposition sud-est pour que la torrentialité n'ait pas aggravé l'ampleur de ces thalwegs qui ont souvent servi de limites à des parcelles et sont restés terrains communaux depuis un siècle et demi au moins. Au flanc de la haute montagne, il n'en est sans doute pas de même, leur limitation dépend de la forêt que par place on a bien du mal à maintenir, car les calcaires sommitaux à pic favorisent le départ des avalanches.



Photo 7. — Le verrou glaciaire des Aittes, le tablier alluvial et le déblai de la route.

Bien entendu les deux pentes de ce bassin de réception ont fourni des matériaux. Jusque dans les dernières dizaines de millénaires et à la fin de la glaciation würmienne ce fut le creusement en U qui a donné sa forme surtout au vallon de Malrif et au Ventoun, comme aussi aux pentes du massif central de Rochebrune ; puis les prairies ont hérité leur forme d'un modelage plus récent. Là où les hauts reliefs centraux cessaient de former inévitablement un verrou, celui des Aittes, constitué par des alluvions irrégulières et fragiles dans lesquelles il serait vain de vouloir édifier un barrage ; si l'E.D.F. l'a bien compris, des promoteurs se sont fait de sérieuses illusions à ce sujet. Cela est d'autant plus dangereux que la montagne calcaire et schisteuse du Lasseron et des Turges est truffée de fissures — dans lesquelles les militaires n'ont pas eu de mal à creuser des casemates — ; d'autre part le village de Cervières, en cas de rupture, est tout proche. Les crues violentes de la Cerveyrette ont déjà entaillé la moraine d'une quarantaine de mètres et provoqué la formation d'un tablier alluvial impressionnant, surtout depuis 1957, date à laquelle la route, sur ubac, a été emportée. De mémoire d'homme ladite route était coupée tous

les printemps à son sommet et les hommes du village faisaient "la corvée" pour en refaire un tronçon et établir un nouveau pont de bois. Maintenant, la route est sur l'autre face. On peut voir avec tristesse combien il fallut étendre les éboulis pour la construire, en marge des dégâts de la Cerveyrette, ce qui ne laisse plus que deux bandes dérisoires de pâtures au dessus du village.



Photo 8. — Erosion au-dessus du village (Ravin de St-Michel).



Photo 9. — Exploitation déraisonnable de gros conifères en zone sensible.

Ce spectacle d'extrême fragilité du sol est encore plus patent sur les adrets surplombant Cervières : l'Eglise St-Michel faillit être emportée dans le vide, son cimetière le fut en partie, on l'a reconstruit en 1970 et le ravin qui débouche à côté est remonté, en quelques dizaines d'années, de plus de 100 m dans les alpages d'En Haut ; une habitation versera bientôt dans le vide.

Il semble utile de rappeler qu'immédiatement au sud du Col d'Izoard se trouve la célèbre Casse Déserte où des reliefs ruiniformes dominent de 60 à 90 m des éboulis immenses et non stabilisés. Ce désert pourrait s'étendre en maint endroit sur la commune de Cervières.

Aussi faut-il absolument songer à relancer une politique de conservation des sols existants et de restauration des autres, si difficile que ce soit, et avant qu'il ne soit trop tard.

Au lieu de cela, nous avons été les témoins de coupes déraisonnables, interdites jusqu'à un passé récent : de magnifiques conifères tenaient par exemple le sol au Bois des Bans. Les exploitants agricoles d'autrefois qui coupaient eux-mêmes commettaient moins de dégâts ;

il faut éviter un mauvais choix des coupes et aussi le débardage brutal de billes courtes. Du point de vue forestier, lorsqu'on soutient que les arbres vieux doivent être coupés pour permettre la régénération, on ne devrait pas oublier deux choses : de s'assurer qu'il y a déjà assez de jeunes arbres pour prendre la relève, et qu'on ne doit pas *régénérer* seulement l'arbre, mais *un ensemble arbre-sol* !

Une loi sur la restauration des terrains en montagne dans le secteur de la haute Durance et *comprenant les endroits menacés de Cervières* qui restent les mêmes, avait été votée peu avant la guerre de 1914. Tout a été ensuite abandonné. Mais les Cerveyrins ont voulu d'eux-mêmes pallier un peu cette déficience et ont pratiqué plusieurs reboisements. L'ancienne administration des Eaux-et-Forêts avait aussi pris d'heureuses initiatives.



Photo 10. — La « Plaine du Bourget »
et la montagne ébouleuse de la Turge de Peyron.

Au-dessus du verrou des Aittes les millénaires récents (car en matière de sols on compte, hélas, en millénaires) ont vu s'accumuler une poussière de schiste formant une sorte de boue plus ou moins solide par endroits, une "anite", sur laquelle s'est formée une couche de terre végétale, c'est "la Plaine" du Bourget dont l'altitude moyenne est de 1900 m. Cette anite a semble-t-il, au moins 50 m d'épaisseur en certains endroits et il doit s'y trouver inclus des lits de cailloutis entraînés par la Cerveyrette, conduisant des circulations souterraines fort mal connues et génératrices éventuelles de dangers au niveau d'un barrage au verrou. Sur ce sol en général gorgé d'eau s'est installée une végétation de marécage fort remarquable (cf. infra). Avertis de l'impossibilité de faire un barrage au verrou, les promoteurs ont imaginé d'en faire un au milieu du marais : on verrait alors se renouveler

l'effondrement du barrage d'Arzal, sur une véritable crème au chocolat !

L'ensemble des terrains non recouverts de forêts, important aussi bien du côté du Blétonnet et du Laus que du côté du Bourget et des Fonts, porte des prairies grasses qui les protègent bien et qui restent une base d'exploitation agricole de valeur, base qu'il faut bien se garder d'enlever aux exploitants ; de plus, celles qui sont en pente, lorsqu'elles ne sont plus pâturées, se couvrent de touffes d'herbes longues et penchées qui sont autant de tremplins pour les avalanches. En haute vallée de la Cerveyrette il est non moins évident que la remise en état ou l'entretien des chalets (une des plus belles enfilades existant dans les Alpes) constitue le moyen *sine qua non* de poursuivre la vie estivale.

LA VÉGÉTATION

Dès qu'on aborde les êtres vivants, l'écologie prend une autre dimension, ce ne sont plus seulement des facteurs inertes, physiques ou chimiques (abiotiques) qui interviennent au niveau de l'atmosphère, du sol, de la région, mais des facteurs d'association : quels qu'ils soient les êtres vivants dépendent les uns des autres, soit les végétaux entre eux, soit les animaux des végétaux, soit les animaux entre eux.

Lorsque le Programme Biologique International, sous la responsabilité du Professeur Jean DORST a lancé sa dernière enquête, nous avons tenté de faire une synthèse rapide des connaissances concernant la végétation de Cervières — comme aussi sa faune.

Pour les végétaux, on dispose de nombreuses données, parfois un peu anciennes (VERLOT, LANNES, Excursion de la Société Botanique de France en 1922...) Nous avons aussi pu compléter d'après des observations de Collègues de l'A.E.S.C. (Association pour l'Etude et la Sauvegarde de la vallée de Cervières) et des nôtres propres.

C'est ainsi que nous avons recensé (c'est encore incomplet) plus de 20 associations végétales, les unes de forêt, les autres de milieu ouvert. En forêt essentiellement celle à Mélèze et Pin Cembro avec couverture au sol de Sainfoin et d'Astragale (nous n'entrons pas ici dans le détail des espèces) ; sur les parties plates et humides, celle à Tremble où se localise l'Epine-Vinette et le *Prunus brigantia*. Très localement on trouve des Genévriers associés, parmi lesquels le Genévrier Sabine, espèce centre-européenne qui ne s'avance pas en France, mis à part quelques reliques dans les Pyrénées, que dans le quart oriental des Alpes, entre la haute vallée du Var et la haute vallée de l'Isère (Tarentaise). Cervières se trouve en plein centre de ce front de progression, (cf. infra, § Faune).

Le long des ruisseaux, de la Cerveyrette et dans les marais plus ou moins tourbeux, se trouvent au moins 5 associations, l'une sur calcaire avec ce Saxifrage (*S. aizoides*) aux fleurs en étoiles jaune d'or, les autres moins voyantes, surtout sur boues acides, comprenant les Linaigrettes aux houpettes cotonneuses, la Grassette et la Swertie aux grandes fleurs étoilées bleu violacé, tardives, abondantes surtout en face de la Chapelle du Bourget. Une dernière est une relique glaciaire et offre des placages de Bistorte aux épis roses. Il y a de plus des auréoles tourbeuses à Sphaignes.

Dans les prairies plus ou moins ressuyées, l'association à Centaurée (celle à capitule unique, très gros et bleu), à Pulmonaire azurée, et à Narcisse des Poètes ; une véritable mer blanche et odorante, en juin ! Enfin, plus haut, celle à Pédiculaire et à Edelweiss, celle à Avoine de montagne, à Astragale et à Anémone des Alpes...

Dans les prairies calcaires rendues plus humides et plus denses en altitude, on trouve le Pied-de-Chat des Carpathes, associé à l'Erigéron uniflore et à des Oxytropis de haute montagne, particulièrement rares en France. Là fleurissent ensemble la Renoncule des Pyrénées, blanche, et le Trèfle des Alpes aux grandes fleurs lâches de couleur chair.



Photo 11. — Les Sphaignes, mousses d'un endroit tourbeux.

Dans les parties les plus sèches, à allure steppique, nous avons parlé des *Stypa* plumeuses ; avec elles, le Dompte-Venin, la lavande (eh oui !), l'armoise blanche.

Les éboulis ont leur flore : les plus gros, avec leur *Doronic* aux grands capitules jaune-orangé, et une foule de petites plantes à rosettes, rampantes ou gazonnantes ; les plus petits et les plus élevés avec l'*Achillée* naine (qui ressemble à un millefeuille) et des *Saxifrag*es sortant de leurs rosettes serrées et fines. Et le Génépi !

Dans l'étage alpin aussi, la prairie rase, surtout sur schistes, se couvre de Saule herbacé, de *Soldanelles* aux houppes réfléchies violacées ; sur calcaires ce sont d'autres Saules nains (Saule réticulé). Cette végétation à base ligneuse est plus importante à la limite du subalpin : c'est là qu'abondent par place le *Rhododendron* et l'*Airelle* des marais.

Toutes ces associations de plantes constituent un puzzle dans lequel on voit clairement que la forêt a perdu beaucoup de terrain

et qu'il serait indispensable de la rétablir dans sa splendeur ancienne là où c'est possible, plutôt que de menacer de "remodeler les reliefs" pour faire une piste olympique ou de désertifier pour construire des tours de 25 étages, ou de percer les restes de mélézin de descentes caillouteuses et ravinées, pour le ski, lesquelles ne feraient qu'aggraver une puissante érosion et, bien entendu, qu'accroître le nombre des avalanches.

Avant de quitter ces plantes, arbres et fleurs séduisants, un mot encore en ce qui concerne l'origine du peuplement.

A propos du Genévrier Sabine, nous disions que Cervières est au milieu d'un front de pénétration de plantes centre-européennes. Mais ce pays est aussi le possesseur de plantes endémiques telles que le "Chou de Richer" qu'on trouve dans une aire d'une soixantaine de km du nord au sud (jusque dans le sud du Queyras) et sur les pentes est du Pelvoux, juste en face. On n'aura garde d'oublier une espèce plus remarquable encore, l'Ophioglosse des Alpes, fougère inconnue ailleurs que dans la haute vallée de la Cerveyrette. Joint au Massif italien de l'Assiette, ce secteur représente une selle sur la frontière, il semble que ce soit l'origine possible d'un endémisme en même temps, nous le disions plus haut, qu'un relais pour le passage de l'homme, de la faune et de la flore.

LA FAUNE

Le terme de faune appelle aussitôt l'attention du chasseur, mais il est admirable que les Cerveyrins aient su équilibrer la chasse d'eux-mêmes et la maintenir en état jusqu'ici. La Société qui s'en occupe a mis en réserve une zone de plus de 1 000 hectares où les chamois vivent tranquilles. On n'y touche qu'au jour dit et pour un nombre d'individus déterminés à l'avance de sorte que le territoire peut en conserver en permanence quelque 150 que l'on a le plaisir d'apercevoir soit en été, soit en hiver, lorsqu'ils se déplacent jusqu'à l'aplomb du village. Ce sont aussi les villageois avant tout qui peuvent profiter d'autre gibier tel que lièvre variable, Lagopède ou bartavelle. On sait que le milieu alpin ne peut nourrir qu'un nombre limité d'animaux et n'autorise la reproduction que dans des conditions étroites. Il faut que cet entretien de la faune chassable se poursuive tel quel. Malgré cela le Petit Tétrás, dans le Mélézin qui se réduit, pourrait disparaître : il faut s'attaquer à des causes indirectes...

Les amateurs de nature n'aiment pas la poudre : ils ont bien d'autres vies à entrevoir. Par les beaux jours, on peut voir un couple d'Aigle Royal tourner autour d'un des pics, en apparence lentement, mais à une hauteur vertigineuse ; il arrive que l'un d'eux traverse la vallée près du village, à grande vitesse. L'un de nous en a surpris posés au sol probablement tout près de l'aire. En dehors de ce géant ne manquent pas d'autres Rapaces : l'Autour n'a pas disparu ; le Grand Duc subsiste, extrêmement discret ; probablement aussi le Pygargue à queue blanche et bien entendu des espèces de petite taille se rencontrent assez souvent, surtout le Faucon Crécerelle. Mais là encore, prudence ! Car il semble bien que leur nombre soit anormalement diminué ; peut-être doit-on mettre en cause la brièveté de la saison végétative, mais aussi la déforestation qui a entraîné la diminution

importante des proies (surtout des petits Rongeurs et des Insectivores).

L'inventaire des espèces disparues n'est pas fait, mais on sait que le Gypaète Barbu s'est éteint au début de ce siècle, sans doute très peu de temps après le dernier de Suisse (1889). Il nous est évidemment pénible de devoir, au début de ce chapitre, faire une nécrologie... Mais nous en profitons pour inciter le lecteur à prendre ses précautions : le fusil parle trop facilement, le piège agit aveuglément, mais aussi sévit une "érosion touristique" dont on désire préserver Cervières autant que faire se peut. C'est là l'aspect humain dominant de l'écologie animale d'aujourd'hui, passant même souvent avant l'implantation parsemée de maisons. Nous espérons seulement que, pour les grandes espèces d'oiseaux, les nids restent inaccessibles et les femelles couvant, non dérangées.



Photo 12. — Marmotte se chauffant au soleil.

Les Mammifères le plus souvent rencontrés sont la Marmotte, devenue envahissante même sous la Turge de Peyron d'où elle était absente jusqu'à récemment, et l'Hermine qu'on voit souvent dans les éboulis alpins, un campagnol (sans doute celui des neiges) dans la gueule — pas trop intimidée d'ailleurs, si l'on ne bouge plus ! Les Marmottes jeunes sont le gibier préféré des Aigles qui les attendent, tranquillement posés non loin du terrier. Ce que nous redoutons, c'est de voir ceux-ci s'en aller, ou être stérilisés génitalement par des insecticides, ou de voir les coquilles des œufs amincies et promptes à se briser à la moindre pression (comme chez tous les Oiseaux) par suite de l'absorption de produits organo-phosphorés. Précisément, c'est une bénédiction pour la haute vallée de la Cerveyrette, de n'avoir jamais été cultivée jusqu'ici qu'en lopins clairsemés, sans aucun insecticide (pomme de terre, seigle, vers les Fraches surtout — actuellement ce ne sont plus que quelques jardinets). Il faut savoir aussi que le Doryphore ne vit pas en altitude... Bien entendu, le village et ses habitants permanents ou temporaires, doit prendre ses précautions en ce qui concerne

les décharges (emballages traités) et contre la pullulation éventuelle de rongeurs remontant de la plaine, qui élimineraient rapidement les autres (proies normales et non contaminées des Rapaces et des carnivores).

Moins souvent on se trouve devant un renard ; mais celui-ci peut fréquenter les abords du village. On nous a même montré un chien « renardé » qui avait en effet une allure peu ordinaire. Oserons-nous dire que cela nous a fait plaisir en un sens, de voir la vie sauvage si proche ? Les Cerveyrins aiment d'ailleurs les bêtes : on a tenté d'élever — sans y parvenir — un petit chamois qui était resté, par accident, orphelin.

L'inventaire des oiseaux est très loin d'être achevé : sans doute doit-on compter plus de 100 espèces, mais beaucoup sont peu représentées et localisées, en raison de la réduction des forêts, surtout dans la haute vallée de la Cerveyrette (moins vers le Blétonnet et sous l'Izoard). Nous affirmions plus haut que le pays garde une unité parfois étonnante : on le voit aussi dans la faune où l'Alouette des Champs, remonte jusqu'à 2000 m d'altitude, accompagnant la vie humaine agreste. Par contre les espèces « anthropophiles » qui sont des importées et des indésirables, n'ont pas encore proliféré, nous pensons à la Corneille noire, dont les quelques couples tournent depuis longtemps au plus jusqu'au verrou des Aittes, tandis que plus haut, règne le magnifique et noble Grand Corbeau.

Toute une série d'Oiseaux méridionaux existe à Cervières : Martinet alpin, Merle bleu, Bruant fou, Hirondelle des rochers, Pouillot de Bonelli ; on ne sait rien de sûr au sujet de l'Aigle de Bonelli. Par contre, nous avons pu voir l'Aigrette Garzette en juin. Cet animal, digne de la Camargue, était sans doute passé par la vallée du Pô et remonté par le Queyras ou par le Col de Bousson, preuve supplémentaire de l'intérêt de la vallée comme voie de pénétration.

La chose joue aussi en sens inverse. Dans un article récent, B. SCHERRER (La Terre et la Vie) a cartographié la migration de la Mésange Noire en Europe Occidentale : descendant d'Allemagne et de Suisse, elle passe en nombre à travers les Alpes septentrionales par le couloir de l'Arve, puis par la Basse Maurienne et le nord de l'Oisans, pour arriver dans le Briançonnais. Là, elle se répartit sur plusieurs axes, en direction des lacs italiens, du Pô, des Apennins et des Alpes de Provence : Cervières et le Viso sont à la charnière ! Dans le même sens arrivent le Canard Colvert qui s'installe momentanément sur les lacs en haute altitude et la Sarcelle d'hiver, plus brièvement passagère, en juin.

Dans la partie haute, en été, on trouve souvent abondamment le Pinson des neiges (Niverolle), le Tichodrome, l'Accenteur alpin, le Venturon montagnard ; le Pipit spioncelle est plus abondant dans la « plaine du Bourget ».

La gent ailée ne se réduit pas aux oiseaux : Cervières est d'une richesse très grande en insectes. Mais là encore — plus encore — l'inventaire reste en majeure partie à faire et l'on dispose pour juger, de sondages trop brefs et encore trop localisés. Malgré cela on peut estimer l'intérêt de la vallée par l'origine des espèces qui la peuplent aujourd'hui et qui sont arrivées de tous les horizons, subissant les vicissitudes

de l'ère tertiaire et des glaciations évoquées plus haut, à propos des terrains.

Les deux tiers des papillons, noctuelles et phalènes, que nous avons trouvés, existent dans l'ensemble de l'Europe et de l'Asie au nord de l'Himalaya (eurasiatiques) ; ce pourcentage tombe à 50% seulement sur une étroite bande de terrain le long de la Méditerranée.

Le tiers restant se partage ici de la façon suivante :

1/8 propre aux Alpes et à la région subarctique ;

1/8 propre à la région méditerranéenne ;

quelques % d'origine steppique ;

quelques % d'origine atlantique, voire ibérique ;

quelques % cosmopolites.

Enfin il existe un tout petit nombre d'endémiques, soit des espèces, soit des sous-espèces encore mal connues.

L'équilibre 1/8 - 1/8 est absolument remarquable et situe Cervières à la transition des Alpes du Sud.

Lorsqu'on se promène dans la haute vallée où dominent les espèces alpines, on remarque les *Erebïa*, d'un brun presque noir, qui butinent sur les fleurs ou foncent sur les éboulis, le *Parnassius phoebus*, voisin de l'Apollon (qui lui est souvent mêlé), parcourant d'un vol ample et rapide, parfois un peu mou, le bord de la Cerveyrette (sa chenille vit sur le *Saxifraga aizoides*). Là où pousse l'Airelle des marais, sa plante-hôte, le *Colias palaeno* apparaît de loin comme une tache jaune citron, il est impétueux et brillant, presque impossible à capturer. Cette espèce vit aussi en Laponie et est un joyau des tourbières. Les Belges l'ont tant chassé dans les Hautes Fagnes, qu'ils l'ont détruit. Alors ils ont décidé d'en importer d'Allemagne et aujourd'hui cet insecte est protégé et pas rare. En Allemagne, on a interdit la chasse de l'Apollon dans certains secteurs : après tout, c'est beaucoup mieux de le photographier ou de le filmer et de l'admirer longuement, lorsqu'il est posé sur un capitule et que, tranquille et sans méfiance dans son corps enveloppé de fourrure blanche, il savoure le nectar. Il a sa coquetterie : il m'est arrivé de cueillir la fleur sans le faire se sauver ! Le long de la Cerveyrette et des ruisseaux qui dévalent, on trouve des Lycènes aux ailes de soie rouge ou de soie bleue de toutes les nuances.

Mais pour l'entomologiste averti, ce sont les nocturnes qui valent la peine d'être étudiés. Nous ne pouvons en parler en détail, il faut avoir la patience de passer la nuit avec le matériel voulu pour les capturer et il fait froid même en été. Nous rappellerons cependant l'existence du Génévrier Sabine. Celui-ci héberge la chenille d'une Phalène strictement inféodée à lui et que nous avons retrouvée, bien qu'elle soit assez rare. Cela montre que la communauté vivante, ou « biocénose » de ce Génévrier et des espèces susceptibles d'en vivre est installée depuis longtemps et est restée stable : le papillon ne semble pas menacé de disparaître et le Génévrier ne souffre pas de sa présence. Comme pour l'Aigle et la Marmotte, c'est un exemple d'équilibre ; on saisira ici que l'Aigle est plus menacé que la Phalène : le déséquilibre s'accroît, nous le craignons beaucoup plus, à l'heure actuelle, pour les Oiseaux et les Mammifères, que pour les insectes et autres invertébrés.

Il y a encore tout un monde à approcher, parmi les insectes, notamment celui des Phryganes, des Libellules, des Ephémères et des Perles.

Les larves vivent dans les ruisseaux vifs et servent souvent d'aliment aux truites. Car la Cerveyrette en contient et près du verrou existe un lieu de frai. Là, il y a encore équilibre : tant qu'il n'interviendra pas d'insecticides, ni dans les prairies, ni dans les effluents descendant la Cerveyrette, les truites mangeront à leur faim et de temps à autre quelques-unes, affaiblies et maladroites à se cacher, inutiles à l'espèce, seront pêchées par un gracieux échassier migrateur. Mais que cela se prolonge dépend de l'intelligence et de la résolution de chacun : habitant permanent ou habitant de passage...

De même, si l'on parvient à rétablir un beau cheptel domestique (en particulier bovin), l'absence de produits chimiques fera des productions locales (lait, etc...) les plus saines que l'on puisse trouver.

CONCLUSION

Un petit séjour à Cervières peut enseigner et améliorer bien des choses. Tout d'abord la nature paraîtra moins redoutable, moins hostile, du fait qu'elle reste en grande partie accessible à pied : et comme telle elle deviendra aimable au fur et à mesure qu'on cherchera plus à la regarder avec des yeux neufs : il y a beaucoup à voir, et à comprendre, que ce soit dans l'état actuel du paysage et dans les menaces qu'il subit (érosion, avalanches, déforestation, surpâturage en zone périglaciaire, sous-pâturage plus bas), dans la variété de sa végétation (depuis la frange tourbeuse jusqu'à la forêt, en passant par la pente sèche et la prairie luxuriante), dans la variété et la noblesse de sa faune (de la truite à l'Aigle royal, et de l'Ephémère à l'Apollon).

Mais surtout il nous semble que c'est un site privilégié, parce que les relations entre les êtres vivants, n'ont pas été visiblement dissociées par... un solvant chimique et qu'à chaque instant, la prairie, le ravin, le soleil, le chamois, la pomme de terre sans doryphore, parlent de l'homme non comme d'un ennemi acharné, mais comme d'une *autre espèce qui peut, si elle le veut*, s'insérer harmonieusement, avec profit, au milieu de toutes les autres.

Certes, l'action humaine n'a pas été que bénéfique à Cervières, il y a eu, comme partout, des erreurs, mais ces erreurs n'ont pas eu jusqu'ici le même caractère universel et infernal qu'en tant d'autres endroits. C'est peut-être le trait dominant de l'écologie cervyrine. Lorsqu'on tient compte de toute cette communauté vivante, des efforts faits et en cours, on peut espérer beaucoup. On pense aussi que le mot de « réserve » qui apparaît souvent comme une agression à la propriété humaine, perd de son relief, change de sens, exprime une façon de vivre et d'entretenir mieux que les seuls chamois : le maximum de vie dans le meilleur état possible, à l'avantage des habitants, qu'ils soient permanents ou non. A ces derniers, bien sûr, de prendre les résolutions et de se forger les habitudes indispensables pour que, même si dans les secteurs environnants, la destruction avance, il n'en soit pas de même à Cervières que nous avons tous à cœur de voir survivre et tout simplement *vivre*.